

MANIEZ, François, DURY, Pascaline, ARLIN, Nathalie et ROUGEMONT, Claire, dir. (2008) : *Corpus et dictionnaires de langues de spécialité*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, coll. « Travaux du CRTT », 306 p.

John Humbley

Volume 54, numéro 3, septembre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/038321ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/038321ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Humbley, J. (2009). Compte rendu de [MANIEZ, François, DURY, Pascaline, ARLIN, Nathalie et ROUGEMONT, Claire, dir. (2008) : *Corpus et dictionnaires de langues de spécialité*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, coll. « Travaux du CRTT », 306 p.] *Meta*, 54(3), 632–635.
<https://doi.org/10.7202/038321ar>

le caractère fallacieux du schéma téléologique qui, selon Meschonnic ou Berman, conduirait d'une « traduction-introduction » nécessairement défaillante à une « vraie » ou « grande » traduction. L'argumentaire assorti d'exemples détaillés éclaire cette table de valeurs d'un tout autre jour. Ici, on voit que la traduction initiale et ses reprises sont plutôt régies par la dynamique de transformation du système, par son autoproduction.

Dans les deux cas étudiés – importation en Turquie de la sémiotique et du structuralisme illustrés par Roland Barthes et importation dans le monde anglo-saxon du féminisme français illustré par Hélène Cixous –, l'orientation du transfert est soulignée pour voir si les rapports à la langue se posent différemment selon qu'on passe d'un système « fort » ou dominant à un système « faible » ou périphérique par opposition au passage d'un système « fort » à un autre système « fort », en l'occurrence hégémonique. Abstraction faite des problèmes que pose cette terminologie, si ce n'est la pertinence de cette grille explicitement empruntée à la critique postcolonialiste, un des points forts de l'étude réside dans l'extension donnée au concept de traduction. Au sens courant du terme, la traduction est ici étudiée principalement du point de vue de ses « normes préliminaires » (quels auteurs et quels textes de ces auteurs sont (re)traduits à l'exclusion des autres, selon quelle chronologie par rapport à celle de leur production originale, par quels types de traducteurs... ?). Au sens élargi, le discours de la réception est analysé comme une pratique traductive consubstantielle à la traduction proprement dite et qui interagit avec elle.

L'état des lieux que l'auteure établit au départ pour chacun des systèmes récepteurs permet de comprendre les enjeux qui sous-tendent la sélection et le recadrage des textes théoriques et des concepts importés : modernisation, quête d'objectivité et de scientificité, refondation terminologique du côté de la critique littéraire turque ; activisme social assorti d'une exigence de lisibilité (subordonnée à l'effacement des assises psychanalytiques et des jeux de langue) du côté du féminisme anglo-saxon. Dans les deux cas, la réception s'articule autour de plusieurs « tropes » allant de l'« altérité » (représentations défensives ou de rejet) à l'« universalité » (représentations assimilatrices). Les analyses méticuleuses, foisonnantes et remarquablement documentées de cet ouvrage ont aussi l'intérêt de montrer le caractère systémique et pourtant hétérogène des représentations produites par le champ récepteur en même temps que leur caractère évolutif.

L'étude pose de façon générale que les représentations d'une théorie sont construites à partir des traductions. C'est sous-estimer le fait que les spécialistes prennent souvent connaissance des théories dans leur version originale, comme le

montrent des études menées par des historiens et philosophes des sciences. On peut se demander si, dans certains cas, la traduction n'est pas elle-même façonnée par ces premières lectures et par leurs commentaires, plutôt que l'inverse. L'auteure insiste, on l'a vu, sur le fait que les théories circulent par l'intermédiaire de *personnes* qui par conséquent forment le système récepteur. Ce constat qui paraît évident masque la différence entre système de *communication* et système *psychique* (selon la distinction évoquée plus haut) et conduit à projeter sur les systèmes de communication des attributs anthropomorphiques : « I have investigated how theory travels from a “stronger” system to a “weaker” one and from a “strong” system to a similarly “strong” one; it would be interesting [...] [to look] at how theories travel between two “weak” systems, or from a “weak” system to a “stronger” one » (p. 211). Les critères qui déterminent la force ou la faiblesse d'un système restent à préciser. Chose certaine, cette perspective d'observation a partie liée avec une sociologie de la domination dont l'apport à la compréhension des transferts ici concernés paraît plutôt négligeable. Cette réserve mise à part, il demeure que l'étude de Susam-Sarajeva offre une réflexion originale et particulièrement féconde. La richesse et la densité des analyses en font un livre essentiel.

ANNIE BRISSET
Université d'Ottawa, Ottawa, Canada

MANIEZ, François, DURY, Pascaline, ARLIN, Nathalie et ROUGEMONT, Claire, dir. (2008) : *Corpus et dictionnaires de langues de spécialité*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, coll. « Travaux du CRTT », 306 p.

Comme l'explique Henri Béjoint dans un bref avant-propos, le présent volume est tiré d'un colloque tenu les 28 et 29 septembre 2006 à l'Université Lumière Lyon 2 à l'initiative du Centre de recherche en terminologie et traduction ou CRTT. Il thématise en particulier les points de vue complémentaires du compilateur et de l'utilisateur des dictionnaires spécialisés, thème qui revient dans l'ensemble des contributions, mais qui n'est pas le seul. On peut signaler d'autres avancées méthodologiques, notamment du côté de la collocation, son identification, son traitement et sa caractérisation. S'agissant d'actes de colloque, toutefois, il n'échappe pas complètement au grand écueil de ce type de publication, à savoir la disparité des méthodologies et la dispersion thématique. Certains auteurs, en effet, ne problématisent pas le rôle du corpus dans les dicos spécialisés.

John Jairo Giraldo et M. Teresa Cabré, dans « Traitement des sigles dans les principaux dic-

tionnaires d'abréviation online: le cas d'*Acronym Finder*», abordent la question des différences qui existent entre les dictionnaires de sigles sous forme papier et les ressources équivalentes en ligne (on se demande à ce propos pourquoi l'anglicisme parfaitement inutile *online* est repris partout dans le texte). Il ressort de l'analyse, qui, contrairement à ce que la première partie du titre ne laisse entendre, ne concerne qu'*Acronym Finder*, que la nomenclature de ce dictionnaire en ligne est riche et relativement fiable, mais qu'il lui manque de nombreux éléments qu'une démarche lexicographique mâtinée de principes terminologiques aurait apportés. Les auteurs en proposent une sous la forme d'une interface qui présente les nombreuses catégories absentes, dont le type d'abréviation, le contexte, la prononciation, le genre, le nombre, les équivalences dans d'autres langues... Ces informations seraient certes très utiles, mais on peut se demander si ce traitement supplémentaire très onéreux ne représente pas un tel surcroît de travail de la part des concepteurs qu'ils l'excluraient par principe.

Le regretté Henri Zinglé présente un article axé sur les outils, mais qui fait ressortir des catégories linguistiques tout à fait pertinentes pour le sujet de ce recueil. Dans «Extraction de termes complexes et d'unités phraséologiques à partir d'un corpus à l'aide de Ztools», il s'agit d'appareiller méthodes et outils en vue de l'extraction des deux catégories envisagées dans le titre. Pour les termes, c'est le terminologue qui retient ou qui rejette les séquences candidates, toutes composées de deux mots pleins, car celles qui en comportent davantage ne sont pas mentionnées ici. Les catégories postulées sont les suivantes: unités lexicales médicales, relevant le cas échéant de la spécialité étudiée, unités lexicales complexes de la langue générale et combinaisons en voie de lexicalisation. Une démarche similaire est adoptée pour les unités phraséologiques, les catégories retenues étant les structures modifiant un substantif, un adjectif, gouvernant un verbe ainsi que les verbes gouvernant un substantif. On peut regretter à ce propos l'absence de précision au niveau de l'analyse linguistique permettant cette catégorisation.

Agnès Tutin, dans «L'apport des corpus pour l'élaboration d'une base de collocations de la langue scientifique générale», explore les possibilités de la gestion semi-automatique de cette tranche de lexique située entre celui de base commune et celui proprement disciplinaire ou terminologique¹. Elle est d'ailleurs envisagée dans plusieurs langues. La solution proposée comporte une modélisation lexicale sommaire intervenant avant traitement, inspirée du cadre sens-texte de Mel'čuk, tout en s'en écartant en ce qui concerne certains aspects. Du point de vue du traitement automatique de la langue, l'auteure passe en revue plusieurs outils qu'elle évalue par rapport à cette tâche. Malgré

l'automatisation de certaines parties du travail, il s'avère que plusieurs étapes restent chronophages, et que la rareté de corpus spécialisés constitue un frein réel, constaté d'ailleurs par d'autres intervenants.

Olivier Kraif, dans «Extraction automatique de lexique bilingue: application pour la recherche d'exemples en lexicographie», profite de la disponibilité récente de grands corpus parallèles (c'est-à-dire traduits) pour proposer des méthodes d'extraction automatique de listes bilingues, qu'il appelle *lexiques*. Celles-ci sont en fait conçues dans une optique prédictionnaire, car c'est au lexicographe de décider ce qui doit être retenu. L'auteur prévoit d'ailleurs que le lien avec les textes d'origine soit maintenu, voire optimisé, afin de palier l'inconvénient de la décontextualisation qui compromet les jeux de cohésion comme de cohérence, assurant ainsi une meilleure équivalence textuelle. Le seul bémol aux yeux du présent lecteur se situe au niveau de la qualité et de la pertinence des textes sources, mais cet aspect n'enlève rien à celles des propositions présentées.

Elizabeth Marshman et Marie-Claude L'Homme, dans «Portabilité des marqueurs de la réalisation causale; études sur deux corpus spécialisés», appliquent au français une recherche déjà engagée en anglais sur la possibilité d'identifier des marqueurs de la causalité dans deux corpus relevant de domaines fortement différenciés, ceux de la médecine et de l'informatique. Les résultats sont contrastés: si certains verbes fonctionnent de manière similaire dans les deux corpus, de nombreux autres varient à des différents degrés selon le contexte. Apporter des informations actuelles, selon les auteurs, est susceptible d'améliorer sensiblement les résultats.

Le ton devient plus polémique lorsque Patrick Leroyer présente «La correction de la traduction L2 > L1 comme fonction du dictionnaire spécialisé». Il s'agit de montrer la supériorité de la théorie qu'il appelle fonctionnelle, telle qu'elle est prônée par Tarp² en particulier, en opposition avec celle de Wiegand, parfois connue sous le même nom, et avec le «triptyque lexicographie, dictionnaire, métalexigraphie» de Quemada et de Pruvost. La fonction correctrice, selon Leroyer, n'est prise en compte que par la première théorie. Il en fait la démonstration, du moins pour la pertinence de la théorie qu'il défend, exemple (*rapport annuel* > *aaresrapport* [danois]) à l'appui. La dimension corpus, toutefois, sans doute sous-entendue dans la constitution de la base qui sous-tend le dictionnaire en question, passe sous silence.

Geoffrey Williams, dans «Le corpus et le dictionnaire dans les langues scientifiques», constate que les dictionnaires d'apprentissage de l'anglais n'ont visiblement pas de politique d'inclusion du vocabulaire du type étudié dans ce volume par Tutin. Partant de l'idée que ce vocabulaire est

indispensable aux nombreux étudiants scientifiques non anglophones (secteur appelé en France LANSAD – *Langues destinées aux spécialistes d'autres disciplines*) qui sont appelés à rédiger en anglais, il recommande une méthode susceptible de combler cette lacune, en particulier en ajoutant des définitions en fonction des emplois proprement scientifiques et en présentant les principaux réseaux collocationnels.

Valérie Delavigne, dans « Construire un dictionnaire d'oncologie pour les patients: aspects méthodologiques », applique les principes de la socioterminologie à la constitution d'un corpus susceptible de sous-tendre ce projet terminographique et de son traitement en vue de la présentation sur une interface, *Lexonco (LEXique d'ONCOlogie)*. Les champs retenus couvrent en effet de très nombreux aspects linguistiques et cognitifs des termes retenus, mais la question de leur pertinence dans un contexte de vulgarisation n'est pas vraiment problématisée. En effet, le métalangage peut paraître rebutant à un utilisateur déjà fragilisé par sa maladie (*hyperonyme, méronyme, chrononyme*), et certaines informations, comme la règle de formation du terme, peuvent sembler étrangères à ses préoccupations. Toutefois, l'auteure fait valoir un double processus de validation auprès de « collègues » d'experts et de patients. L'apport essentiel de cette contribution est sans doute la réflexion sur la constitution d'un corpus destiné à un dictionnaire de vulgarisation – soit en parfaite conformité avec le sujet du volume – mais certains lecteurs regretteront l'absence d'exemple d'article « modèle », qui aurait facilité la compréhension de la démarche lexicographique de l'auteure.

Le français médical fournit le corpus de l'article d'Isabelle Carrière, intitulé « MédiTerm: encodage des adjectifs médicaux dans un dictionnaire spécialisé ». Il s'agit des adjectifs généralement connus sous le nom de *relationnels*, mais comme l'explique l'auteure, cette étiquette ne suffit pas pour que le type de relation qu'entretient celui-ci avec son étymon, généralement un nom, soit précisé. C'est le but qu'elle se donne dans la construction de la base mentionnée dans le titre. L'article rend compte des différentes étapes de la méthodologie de l'extraction, faisant appel à TermoStat de Drouin, du classement et de l'analyse des adjectifs retenus, réalisée à l'aide de Syntex de Bourigault *et al.* L'interface de consultation est présentée en détail, ainsi que les différentes classes sémantiques dégagées par l'analyse. Voilà un article qui remplit parfaitement le cahier des charges de ce recueil!

La plupart des contributions de ce recueil viennent des linguistes, certes de différents pays et de différents horizons thématiques, et l'intérêt des rencontres telles que les journées d'étude est

bien l'interaction avec les spécialistes d'autres domaines. C'est le cas dans l'article de Bernard Jacquemin et de Sabine Ploux « Corpus spécialisé et ressource de spécialité: l'information forme le sens », car les auteurs viennent du monde des sciences cognitives, où il est question de la gestion des connaissances, ici prise en compte par des modèles mathématiques très élaborés. L'outil qui est destiné à présenter des relations sémantiques de manière automatique est l'*atlas sémantique*, des graphes qui représentent la proximité ou l'éloignement dans un corpus par rapport à un mot donné. Ces corpus peuvent être soit primaires, à savoir l'exploitation de textes rédigés, soit secondaires, provenant de dictionnaires existants. Le degré de spécialisation peut paraître faible – le corpus primaire du français est *Le Monde* – mais c'est bien la méthode qui est intéressante dans cet article.

Sara Castagnoli reprend un des thèmes déjà évoqués par Kraif, à savoir la possibilité d'accéder aux textes qui composent le corpus. Dans « Corpus et bases de données terminologiques: l'interprétation au service des usagers », elle rend compte de la confection d'une base élaborée à l'Université de Bologne sur le thème connu en France sous le nom d'*hygiène et sécurité*. L'intégration raisonnée des corpus dans les ressources terminologiques fait décidément partie des tendances constatées dans ce forum.

Comme Kraif encore, Nathalie Gasiglia et Hans Paulussen souhaitent mettre à profit la disponibilité sur la toile de ressources bilingues sous la forme de corpus parallèles. Dans « De la création d'un corpus bilingue du tourisme à partir du Web à son exploration avec ParaSearch et Unitex pour la documentation des lexicographes », ils détaillent les moyens de les évaluer (car ils sont très conscients de la qualité souvent très médiocre de textes traduits recueillis automatiquement) et surtout de les extraire et de les traiter, moyennant en particulier les outils mentionnés dans le titre, le premier mis au point par Paulussen, le second par l'Institut Gaspard Monge, de l'Université de Marne-la-Vallée.

Pierre Corbin continue une réflexion amorcée en 2005³ sur le traitement lexicographique d'un corpus de commentaires radiophoniques de matchs de football. Dans « Peut-on parler d'une langue du football? Réflexion sur une expérience en cours de constitution et d'exploitation d'une ressource discursive informatisée », Corbin situe cette recherche dans le cadre de la production dictionnaire déjà riche sur les discours footballistiques. Il le fait notamment en procédant à des recherches d'ordre sémasiologique (toutes les occurrences de *drible/dribler* dans son corpus oral) et onomasiologique (toutes les expressions témoignant des actes de jeu).

Ce recueil ne manquera pas d'intéresser ceux qui travaillent sur les différents aspects de la collecte et l'analyse des collocations dans les textes spécialisés, en particulier en français, sans oublier les éventuelles extensions plurilingues.

JOHN HUMBLEY

Université Paris 7 – Denis-Diderot, Paris, France

NOTES

1. Cette tranche du lexique fait l'objet d'un numéro spécial de la *Revue française de linguistique appliquée*, 12(2), *Lexique et écrits scientifiques*, 2007, qu'Agnès Tutin a coordonné.
2. La thèse de Tarp *Leksikografi i grænselandet mellem viden og ikke-viden. Generel leksikografisk teori med særlig henblik på lørnerleksikografi*, citée par Leroyer, est désormais disponible en anglais: *Lexicography in the Borderland Between Knowledge and Non-knowledge: General Lexicographical Theory with Particular Focus on Learner's Lexicography*, Niemeyer, coll. «Lexicographica Series Maior», 2008.
3. CORBIN, Pierre (2005): Des occurrences discursives aux contextualisations dictionnaires. Éléments d'une recherche en cours sur l'expression en français d'expériences du football. In: Michaela Heinz, dir., *L'exemple lexicographique dans les dictionnaires français contemporains. Actes des Premières Journées allemandes des dictionnaires* (Klingenberg-am-Main, 25-27 juin 2004), *Lexicographica Series Maior*. Vol 128. Tübingen: Max Niemeyer Verlag, 125-156.

KOUSTAS, Jane (2008): *Les Belles Étrangères: Canadians in Paris*, Ottawa, The University of Ottawa Press.

C'est sans doute le lot des petites nations de se regarder toujours dans le miroir de l'Autre. Le Québec n'est certes pas en reste à cet égard, le miroir parisien battant tout particulièrement la mesure de ses nombreuses angoisses identitaires – la dernière et non la moindre étant sans doute celle qu'aura engendrée le Sommet de la Francophonie tenu à Québec en octobre 2008, où l'on se rappellera à quel point chaque propos du président Sarkozy a été passé à la loupe par des journalistes en mal de crise nationale.

La France est moins connue comme miroir de l'autre solitude canadienne. Or, on oublie qu'elle l'est également, à divers égards, et dans un cadre souvent bien différent de celui où se déploie le jeu ineffable que le Québec entretient avec la mère patrie. C'est ce regard que vient explorer de façon fort intéressante Jane Koustas dans son ouvrage *Les Belles Étrangères: Canadians in Paris*.

Si c'est d'abord de traduction qu'il s'agit dans ce livre, il ne fait pas de doute qu'il y est aussi question, par le fait même, du regard que les Fran-

çais portent de façon plus générale sur le Canada anglais. Du moins, il serait bien limitatif de ne voir ici qu'une revue de la situation de la traduction de la littérature canadienne en France.

Quelques esprits sornois affirment de temps à autre que la littérature québécoise, pour percer en France à sa juste valeur, devrait sans doute tenter de suivre les traces de la littérature du Canada anglais. Or, pour ce faire, il faudrait qu'elle soit une littérature... traduite! S'il est certes attristant de songer que le fait d'écrire en français éloigne peut-être les auteurs québécois de leurs cousins français, voilà tout de même qui donne de belles lettres de noblesse à la traduction! Mais laissons là cette grave question, qui nous entraînerait sur un terrain fort glissant. Tout en observant cependant que la littérature du Canada anglais a bel et bien damé le pion à la littérature québécoise ces dernières années en France, malgré ou grâce au fait qu'il s'agit d'une littérature traduite.

Jane Koustas aborde en filigrane cette question, mais ne s'aventure guère sur les explications possibles de ce fait à priori étrange – cela étant toutefois compréhensible vu la complexité et la sensibilité de cette question. Tel n'est d'ailleurs pas son but premier, qui est d'explorer le contexte de réception de la littérature du Canada anglais en France, ainsi que la place et la nature de la traduction dans le processus de diffusion de cette littérature auprès des lecteurs français. L'objectif de l'auteure est ainsi d'analyser de façon générale l'attitude qu'ont envers la littérature canadienne en traduction les lecteurs français, et plus spécifiquement les traducteurs, les critiques et les éditeurs, en tant que membres d'une même communauté interprétative, qui partagent un même horizon d'attente.

L'ouvrage est divisé en deux parties. La première partie offre une réflexion théorique sur ces questions d'horizon d'attente, de communauté interprétative, ou de lecteur implicite (autant de synonymes en fait pour le contexte de réception), ainsi que sur les concepts de vernacularisation (*domestication*) et «d'étrangéisation» (*foreignization*) (termes qui ne manquent pas à leur tour de synonymes). La deuxième partie est consacrée à la situation d'un certain nombre d'écrivains canadiens en France: Mavis Gallant, Nancy Huston, Robertson Davies, Carol Shields, Margaret Atwood, Michael Ondaatje, Ann-Marie MacDonald et Alistair Macleod. L'analyse est intéressante, surtout, m'a-t-il semblé, en ce qui concerne Nancy Huston (dont les déboires avec le prix du Gouverneur général ne pouvaient certes être passés sous silence) et Michael Ondaatje, bien que cela demeure souvent anecdotique. En fait, des conclusions plus percutantes auraient sans doute pu être tirées des cas étudiés si, au-delà des différences en somme accessoires entre traduction québécoise et traduction hexagonale,